où l'on respire comme un parfum de Joinville.

« 27 octobre 1890. — » Mon feal ami, lors c'est votre feste et point ne veux vous oublier plus longtemps. Donc, bonne et saincte feste ! *Purpureo Narcisso dei Deus cum gratia sanitatem mentis corporisque, diuque eum sospitem sceret !*

» Ce je souhaite, ce je dirai, soyez en sûr à Notre bon Sauveur Jésus à la sainctc Messe à votre intention.

» Las ! faut bien se reposer un peu; sommes sur la breche, essayant de nous remettre d'aplomb. Vous le dirai-je, feal ami ? j'ai été pourfendu dès la première passe, au premier jour de combat. Dieu l'a voulu ! *Fiat !* Bref, j'ai dû baisser pavillon et laisser ma classe à autrui dès le lendemain de la rentrée. J'ai souffli, souffli jour et nuit, comme jamais je ne l'avais fais auparavant, et point encore n'ai suis remis tout à fait.

» La besogne a été reprise ce néanmoins et elle se fait malgré tout : encore 40 élèves et les mêmes suppléments que par le passé. Aussi loin que le bon Dieu voudra, ou ira, messire ! Ce n'est rien de s'user, quand c'est pour le Paradis. Aide et soutiens, s'il vous plaît, pour que les grandes occasions de mériter ne soient pas perdues.

. . . . . .

» Il savait décrire mais il le faisait ordinairement avec beaucoup de sobriété, témoin cette lettre où il raconte brièvement l'incendie de son cher collège.

» 17 mai 1885. — Que vous dirai je de cet épouvantable incendie dont la cause restera inconnue et qui aurait pu avoir des conséquences si désastreuses ? Éveillé par la cloche du collège, alors que déjà tout le monde, enfants et professeurs, étaient descendus, je me demandais ce qu'il y avait. Jetant un regard autour de moi, je crus remarquer une grande lumière dans la cour intérieure, sur laquelle donne ma chambre. Je saute du lit à ma fenêtre et je vois les flammes courir rapidement le long du toit. Je descends à moitié vêtu pour me rendre compte de la situation. Cela fait, voyant que j'en avais encore le temps, je remonte m'habiller; je prends mon cahier de messes, un volume de mon bréviaire, ma bourse et je me sauve, faisant dès lors le sacrifice de tout ce que je possédais. Descendu, j'assistai aux angoisses du premier moment, aux essais infructueux tentés pour arrêter le fléau destructeur.

» Je vis tomber en face de moi le plafond qui s'est écroulé, menaçant d'écraser nos anciens élèves qui avaient eu le courage de monter pour donner du secours; je vis sauter par une fenêtre du second le malheureux qui s'y trouvait cramponné et à qui il était impossible de trouver une autre issue; je le vis traverser le grillage, la marquise en verre qui était au-dessous, et tomber entre les mains de ceux qui s'étaient précipités pour le recueillir. Tout cela ne dura qu'une seconde : c'était affreux. Je crus bien faire en leur donnant l'absolution *in extremis*, bien a voulu qu'ils n'en eussent personne besoin.

» Ensuite les pompes commencèrent à fonctionner, mais leurs jets étaient impuissants à atteindre le foyer de l'incendie. Notre pompe à vapeur arriva, puis sauta; on se crut perdu mais on ne perdit pas courage. On fit des prodiges de vaillance, pompiers, anciens élèves, etc., et avec le secours de la pompe à vapeur de Roubaix, on arrêta le feu le lendemain à la hauteur de la grande porte d'entrée : la chapelle était sauvée. Pas un seul accident d'élèves; nous ne pouvons que bénir le bon Dieu. Au train dont marchait la flamme, tout devait y passer, et quand je partis du collège à minuit, une heure et demie après le commencement de l'incendie, j'étais persuadé que je retrouverais le lendemain non cher collègue bien en ruines. Ce nous a été une bien douce consolation de voir les grandes et même les admirables preuves de dévouement qui nous ont été données par nos élèves anciens et actuels. Dieu tirera le bien du mal.

. . . . . .

» Cependant il savait aussi colorer ses récits et les faire vibrer; on pourra le constater dans la lettre suivante où il narre avec un pieux enthousiasme un pèlerinage à Lourdes et une excursion au cirque de Gavarnie.

» Le 1er septembre 1870. — Je suis rentré intact de mon troisième pèlerinage à Lourdes, bien rennié, bien ému. J'ai vu de nouveau les splendeurs sublimes, j'ai vu les merveilleux enthousiasmes de la foule des chrétiens offrant le spectacle émouvant de la foi des anciens jours. J'ai vu les malades, j'ai vu, j'en ai versé moi-même et mon cœur s'est encore fondu plus d'une fois devant ces scènes incomparables dont mes yeux ne pouvaient se rassasier. J'ai vu la croix portée par quarante hommes à pieds nus gravir la pente de la montagne au milieu d'acclamations interminables. J'ai vu des miracles, j'ai vu des malades, des infirmes, se lever de leur misérable grabat pour se traîner au-devant du Roi-Jésus, comme dans exemple tout le long duquel recommençaient sans cesse l'*Hosanna*, le *Pater Domine*, alternant avec le chapelet et d'autres cris poussés autrefois par les malades sur les chemins de la Judée quand venait à passer le bon Sauveur. Une fois même des applaudissements se sont fait entendre à la suite d'un ou de plusieurs miracles, et c'était au Très-Saint Sacrement que s'adressait cette ovation profane. Enthousiasme mort de la foi !

» C'est la troisième fois que j'assiste à pareil spectacle et je n'y suis pas habitué : le souvenir en restera ineffaçable au plus profond de mon cœur ! Qui malheur qu'après cela l'on se retrouve homme avec toutes ses misères, incapable de servir et d'aimer comme il faut Celui à qui seul est dû tout service et toute gloire.

» Oserai-je vous dire qu'au milieu de ces fêtes du paradis, j'ai su prendre une journée pour faire une excursion dans les montagnes ? je le dirai tout bas ; excusez ma faiblesse, je cédulisais quelqu'un. Bref, je suis allé à Gavarnie et je vous assure qu'il y a encore des Pyrénées, quoqu'on en dit : je les ai vues. Un cheval du pays m'a porté (oui, m'a porté, mot au cirque), et, à part mes compagnons et moi, je n'ai point vu de clowns ! mais où j'ai vu la grande cascade et le Gave s'enfonçant sous la neige pour en sortir au bout d'un kilomètre écumant et tapageur dans sa course furibonde au fond des précipices pour en nous avions cotoyés. Belle et superbe journée durant laquelle nous avons pu rassasier nos yeux de la contemplation de ces rochers boisés, sillonnés par des milliers de cascades et sur les flancs desquels s'étalent çà et là de pauvres et bien pittoresques villages.

» Nous avons traversé le Chaos — *valem indigestumque molem* — véritable marée de roches, énormes joujoux dans la main du bon Dieu. Elles sont là semées sur l'espace d'une demi-lieue, se poussant les unes les autres et semblant vouloir constamment nous écraser sous leur masse. C'est grandiose, c'est beau, et cependant ce n'était pas Lourdes, et en définitive notre cœur se reportait volontiers vers la petite grotte de la bonne Sainte-Vierge.....

» Que d'autres lettres du même genre nous pourrions citer, sur les Ardennes, le Mont-Dore, etc., mais nous ne voulons pas abuser de la bienveillance du bon lecteur, aussi nous contenterons-nous de lettres.

» 16 avril 1885. — Parvenu, avec le printemps, car décidément il semble vouloir se montrer ; les violettes sont écloses, les narcisses vont ouvrir leurs pétales et courber la tête sous le souffle tiède du zéphir. Oh ! que ce sera ravissant !

» Février 1886. — Rassurez-vous, car je ne suis pas mort puisque me voici, ni muet car je parle, ni manchot vu que j'écris, ni enfin estropié d'aucune manière. Le mal est (si mal il y a) que depuis deux mois je suis accablé de besogne. Il gèle en ce moment à fendre les pierres et le ciel ne veut point